

Textyles, n° 41, *Revue des lettres belges de langue française : Le monde de Maeterlinck, Maeterlinck dans le monde*. Dossier dirigé par MICHEL OTTEN et FABRICE VAN DE KERCKHOVE. Bruxelles, Le Cri, 2011. Un vol. de 226 p.

Maurice Maeterlinck, acclamé dès ses débuts comme un nouveau Shakespeare, fut graduellement relégué dans l'ombre, d'abord pendant la saison de la « ghelderodite » aiguë, puis au moment de l'irruption du théâtre de l'absurde. Mais une redécouverte de ses premières pièces eut lieu à partir de 1980, à l'occasion de nouvelles mises en scène. Ce regain d'intérêt se répercute aussi sur le domaine de la recherche universitaire. Le numéro spécial de *Textyles* fait le point de la question.

Selon Arnaud Rykner (« Figures du tableau vivant chez M. »), l'écrivain belge associait dans un même rejet le tableau vivant (acteurs immobiles et silencieux), la pantomime (personnages qui bougent mais ne parlent pas), le cabinet optique, les spectacles de mannequins de cire, d'automates ou de marionnettes et même le théâtre ultra-réaliste d'André Antoine. Indifférent au paradoxe, M. M. proposera ensuite dans *Les Aveugles* et *Les sept Princesses* un tableau vivant à sa manière, qui serait un théâtre statique « déréalisé ». Anne Ducrey, dans « Dramaturgie du seuil », étudie la théâtralité de la limite chez notre auteur, limite qui peut signifier aussi bien clôture qu'accès. Le mythe d'Ophélie est un thème fécond en littérature. M. M. en conçoit plusieurs incarnations (Maleine, Sélysette, Isabelle, Marthe) gravitant autour des motifs de l'eau, de la folie et de la mort (Christian Lutaud, « Le mythe d'Ophélie chez M. »). Christian Angelet (« Ariane et Barbe-Bleue : de l'avant-texte au livret d'opéra ») développe des considérations sur la différence générique entre la pièce de théâtre et le livret d'opéra. *Ariane et Barbe-Bleue* fut composé directement par M. sous forme de « libretto, canevas pour le musicien » (en l'occurrence Paul Dukas). « M. M. et le cinéma », par Christian Janssens : après une simple « captation » de la représentation théâtrale de *L'Oiseau bleu* (1910) intervient la S. A. italienne Ambrogio, qui réalise une véritable adaptation cinématographique de *Monna Vanna* en 1916.

Le pan comparatiste du volume est abordé par Maria Tsoutsoura : « Les Grecs et *le plus fascinant des barbares* : de la parodie à la modernité ». Pendant l'entre-deux-guerres, la renommée de M. M. en Grèce se partage entre l'hellénocentrisme d'une part, le cosmopolitisme d'autre part. Bénédicte Vauthier (« Le premier théâtre de M. en Espagne ») étudie l'accueil réservé aux pièces de l'écrivain belge en Catalogne et en Castille ; cet accueil fut nettement plus précoce à Barcelone qu'à Madrid ; à ces deux pôles d'attraction s'ajoute une troisième capitale : Paris. Katia Vandenborre : « La réception picturale et poétique de M. en Pologne ». De 1894 à 1910, le dramaturge M. M. a opéré dans ce pays une percée assez profonde, mais de durée limitée. Mais une influence certaine s'exercera encore sur le peintre Wojtkiewicz et sur le poète Harasymowicz, tous deux sensibles au filon mélancolique du lyrisme de M. M. Magda Ciopraga, « M. en Roumanie » : poète, il y a obtenu quelques traductions, mais peu de jugements critiques. L'essayiste, lui, eut plus de succès. Son théâtre donna lieu à des traductions et à des représentations. Deux monographies ont été consacrées à M. M. à Bucarest. Mariko Anazawa, dans « M. et les Japonais », trouve entre notre auteur et la culture nipponne, spécialement dans le théâtre nô, un élément commun : l'élément aquatique. Krasimir Kavalidjev (« La traduction en bulgare des *Poésies complètes* de M. ») expose les problèmes qu'il a dû affronter dans cette tâche : il a recouru parfois à des vocables aujourd'hui obsolètes dont se servaient les poètes bulgares de l'époque symboliste. Hassan Anamur, lui, présente « Les traductions turques de M. », qui commencent tardivement (*Intérieur*, 1922) mais se succèdent avec une certaine fréquence. Une fortune critique appréciable de l'écrivain belge est également soulignée. La réception autrichienne et allemande – non celle en Suisse alémanique – de M. est traitée par Hubert Roland (« M. et les pays de langue allemande »). Cette réception commence vers la fin du XIX^e siècle et subit un coup d'arrêt en 1914. Certains intellectuels

germanophones furent déçus de ne plus pouvoir rencontrer dans le Gantois un involontaire et inconscient « agent de la germanité »...

JEAN-PAUL DE NOLA